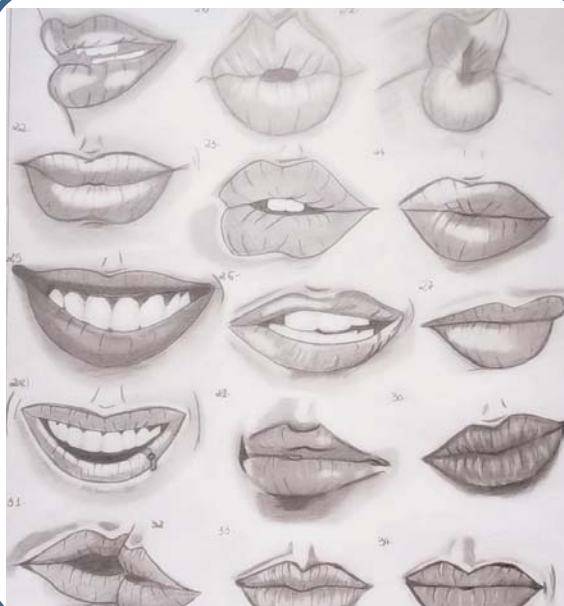


Le Galepin

- BLEU -

n°62 - 1^{er} avril 2023



Éclats de rires...

n°62 – Éclats de rires...

Sommaire

Adva COHEN-PAZ PAR ÉCLATS	3
Christelle MATHIEU L'HOMME QUI VOULAIT ÊTRE VU	4
Danielle FOURRÉ LA FERMETURE ÉCLAIR	6
David BOWGOSSE AUTOPSIE D'UN SILENCE	7
Michel LALET RIRE POUR NE PLUS PENSER	8
isabel ASUNSOLO ELON	10
Jacqueline PAUT COMME	12
Pierre ROSSET DES RIRES... PAS SI DRÔLES!	14
Régine PAQUET DUO	18
Françoise DANIEL ET TOUT VOLA EN ÉCLATS	19
Marie-Cécile BONNAIRE ÉCLAT DE RIRE	21
Philippe BLONDEAU CONVERSATION DIPLOMATIQUE	26

PAR ÉCLATS



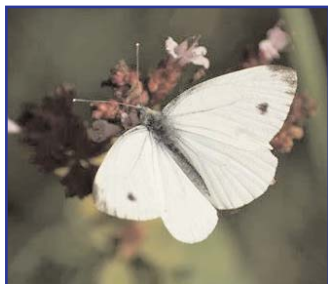
Moi, j'ai trop besoin de rire
Quand je ris
C'est comme quand je mange
Un truc délicieux
C'est comme quand je vois
Quelque chose de trop beau
C'est comme quand je touche
Un corps interdit.
C'est comme aussi
Quand je m'endors

Car enfin j'oublie
Seulement enfin j'oublie
Que par éclats ça blesse, la vie
Ça me tourmente et ça m'opprime
Et je dors mal la nuit.

Alors je ris d'imaginer
Que je puisse rire,
Que je puisse manger,
Que je puisse vivre,
Par éclats.



L'HOMME QUI VOULAIT ÊTRE VU



Elle s'est pointée avec trente-sept minutes de retard et un talon cassé. Et hop hop hop, la beauté de son cou-de-pied m'a ravagé. Si seulement quelqu'un avait pu me prévenir! J'eus envie de me vautrer par terre, auprès d'elle.

Je devenais comme un fou, épiant sa gestuelle, avec la pleutrerie qu'elle lève le voile sur ma filature infondée. D'un coup, j'espérai qu'elle se jette à mes pieds et profes-

se des promesses inespérées.

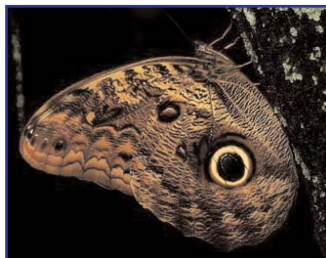
Elle regarda longuement autour d'elle, Un café s'il vous plaît. Je me dis, plongeant par la pensée les mains dans le décolleté de sa robe, J'irais bien voir la mer un dimanche, danser, nager, le cœur en joie, marcher, marcher, et l'adorer pendant des siècles. Nous étions silencieux. On entendait respirer les papillons aux ailes blanches. Elle m'assura ne manquer de rien.

Je fixai l'oreille, m'attardai sur le lobe : il n'était pas percé. Mon cœur se creva. Pérennité fondue. Ma vie devenue flocon. Je me dépeulai de moi-même. Dégarni. Elle demanda : "Vous souffrez?" Le temps d'un éclair, je donnai un "Non" de la tête. Silence. L'amour semblait naître.

"Minute papillon!" Leurs ailes blanches battaient, battaient. "Silence, silence!" Mon visage, gêné, s'ensanglanta. J'accusai la sensibilité de ma peau, son ahurissante transparence. J'étais un peu bête. Je dressai des plans : une croisière aux Îles Vierges, un concert de Peter Gabriel le samedi dix-sept février à Berlin, une randonnée équestre aux Canadian Rockies.

Ding dong, ding dong, ding dong : les cloches de l'église sonnèrent minuit. Vous, noctuelles, dispersées dans le ciel, venues pour juger mes sentiments, Pourquoi assombrir la lumière qui guide mes pas ? Vous me dites votre exacte vérité : "Nous, papillons de nuit de couleur terne, convergeons continûment vers les ténèbres".

Le parfum des tilleuls, très odorant, vint fendre les entrailles de mon crâne. Comme j'aimais mettre mon nez sur leurs petites fleurs blanches ou jaunes ! À côté, même le plus vieil arbre de Paris, le robinier, ne faisait pas le poids. Je traînai les yeux, avec égoïsme, sur la pâleur de son teint, sur ses mèches folles. Ce vingt-et-un juin, l'éété fut brûlant. Je me souviens... Je me souviens. J'étais abreuvé d'appétit, j'avais les éclats de rire à fleur de peau.





Je déchirai l'invisible. Se greffer entre les interstices du désir. Ce coup de vent, était-ce vous? L'étoile vivante élevée de terre, était-ce vous? Je m'accordai le parfait rituel du cœur: chérir son âme de caresses, la purifier d'or.

Au bord de l'abandon. Je me tenais dans l'ombre. Chut! La couleur des papillons vira au bleu: un miracle de la nature. Par la grâce de vos hauts vols, papillons,

l'univers jamais ne s'assouvira. De but en blanc, je lâchai prise. J'égarai ma faim dans la tourmente des flots.

J'exhortai la bise à traverser la mer, de tout près. Je m'affolai. Les frondaisons me couvrirent. J'essuyai mes larmes. Adieu, au revoir, je ne savais plus. Adieu, au revoir, mourir ou renaître, je ne savais plus. Adieu, au revoir, à mon insu.

Il fallait supporter la douleur de son envol, être perceptible à son émigration. Je cherchais à foutre dans ma mémoire la rondeur de son corps, l'éclair pulvérisant de ses reins. Lui faire l'amour, sauvagement. Au lieu de ça, je la sentais s'éloigner, si loin, si loin...

L'âme de mon cœur s'émoussa. Mes cordes vocales s'affaiblirent. J'étais en train de mourir, de m'assassiner, brimé. Mon front se tacha de petits boutons couleur chair de la taille d'une tête d'épingle. Je fus pris de démangeaisons incoercibles: le dos, les cuisses, les bras. Un tourbillon de gratouille, à m'en arracher les ongles. Ma peau se dénouait. J'aurais pu monter des mailles de chair et lui tricoter des robes bleues pour l'été.

J'aurais pu ne plus respirer. D'un coup, mon corps dégingola. Je crus à une plaisanterie de mauvais goût. Non. J'éclatai en imprécations contre moi-même. Blême de honte. Je me sondai de la tête aux pieds. Terriblement enlaidi. J'avais été troqué. Égal à un pied, laid, difforme, plus petit qu'un gnome.

J'eus le pressentiment que mon père allait revenir et dire à voix basse, Fils, enfin, enfin! Je faillis protester. Un silence. Puis, à nouveau, Enfin, fils! Mon père se mit à rire. Je ne disposais d'aucun argument. Quelle cruauté! Un bateau passa devant nous. Mon père et moi fermâmes les yeux.



LA FERMETURE ÉCLAIR



Stupéfaite, pas un mot, clouée dans mes baskets,
La belle affaire, sans un bruit, l'orage graille vers l'avenir,
Tu t'absentes, le ciel pleurera pour toi, sur la braguette,
Je serre les dents, la porte a claqué, éclats de rire,

Attendrie, le ciel répond à ma stridente voix,
Il n'est pas de mots pour dire ce que j'éprouve,
Je n'aurai de toi désormais plus que cette joie,
La béance de la fermeture avec tant d'humour,

Dans la rue, de rire poufferont les midinettes,
Paradis farouche, des rires ensevelis, qui rigole ?
La fermeture déconcerte les personnes indiscrètes,
Anecdote narrée, aux oreilles qui bourdonnent,

Les volailles gloussent dans ce matin chaud,
Une distraction de fantaisie qu'une poésie embellit,
D'une mort certaine si un quidam ne dit mot,
Je t'ai hélé, mains jointes et les yeux alanguis,

Tordue de rire, tout rougeaud, fermée la tirette,
Le monde serait triste à mourir sans distraction,
J'ai raconté cette histoire dans une fête,
Bière à la main, tous morts de rire. Ce serait couillon !



AUTOPSIE D'UN SILENCE



Il cachait bien l'intelligence et le panache
Sous la résignation de n'être que lui-même.
Sans doute l'amertume le rendait bravache,
Provocateur d'emblée, pour éviter qu'on l'aime.

Ciselant finement la langue des Apaches,
Il ne redoutait pas d'aller jusqu'au blasphème
Pour tailler aux nantis des costards à la hache.
D'emblée provocateur, et c'est pour ça qu'on l'aime...

Déserté ses copains pour déclarer sa flamme,
En secret, à un joli petit bout de femme :
Ce fut sa folie le jour de ses dix-huit ans !

On l'avait cru capable de résister au pire,
Jusqu'à ce qu'il nous quitte prématurément :
Près du cœur s'était fiché un éclat de rire.



RIRE POUR NE PLUS PENSER



Gaétan Gnafron.

Né en 1961, belles études, belle situation professionnelle, belle pension de retraite.

Curieux de tout depuis toujours.

Avide de presse écrite, de médias radio, d'essais, de libelles, de pamphlets, de cercles de réflexion, de conférences.

Signataire de pétitions, de droite comme de gauche : je ne suis pas une girouette, c'est le vent qui tourne autour de moi !

Donateur à des associations humanitaires, même pas dans le but d'arranger sa déclaration d'impôts.

Gagné par le rire.

Pas de la joie. Non, un rire idiot. Un rire de repli, de refus, de rejet, de saturation.

Gaétan Gnafron rit de tout, comme un benêt.

Regrette ses belles études, sa belle situation, sa belle curiosité. Les premières lui ont offert la possibilité de croire qu'il pouvait comprendre le monde. Il ne le comprend plus. La seconde lui a permis d'arpenter la planète en tous sens et d'y faire des rencontres magnifiques. Mais que sont ces amis devenus ? La troisième a dilaté l'ensemble de ses perceptions, jusqu'à s'y perdre. Mieux ? Moins ? Plus ? Bien ? Mal ?

Désormais capable de dire : Où vais-je ? Où cours-je ? Dans quel état j'erre ?

Et peut-être même de rire de sa propre blague éculée.

Écœurant.

Gaétan Gnafron soigne le burnout provoqué par trop de sollicitations universelles par des éclats de rire.

Pas de la joie, non. Juste un réflexe de protection.

Capable d'adopter un point de vue. Puis un autre. Puis un autre encore. Avec virulence. Sans plus aucun recul. Je ne suis pas une girouette, c'est le vent qui devient fou.

Alors il rit.

Disons qu'il ricane.

Gaétan Gnafron se gave de médias emplis de rigolades et de sketches dans lesquels les animateurs ne parlent pas mais rigolent bêtement. Il y en a de plus en plus. Ne trouve pas ça drôle du tout. Ça le rassure presque. Durant un instant, il se croit guéri. Mais deux minutes plus tard, il pouffe devant les trente-mille victimes d'un tremblement de terre, devant cent-



cinquante-mille morts d'une guerre stupide, face aux décisions stupides de dirigeants politiques. Les décisions des autres sont forcément stupides. Mieux, à bien y regarder, elles sont marrantes.

Se voudrait idiot plus qu'il ne le montre. Envie ceux qui ne comprennent rien. Serait prêt à adopter les paroles d'évangile : bienheureux les pauvres d'esprit. Rit de se voir si bête. Rit amèrement de voir tant de gens aussi bêtes. Ne fera rien pour y changer quoi que ce soit.

C'est trop tard.

Gaétan Gnafron attend la catastrophe. Ça ne le dérange plus.

Il songe à ses petits-enfants dans la catastrophe et aux enfants de ses petits-enfants dans la catastrophe. Ne parvient pas à trouver l'idée qui les sauverait, l'envie qui les sauverait, les mots qu'il connaît pourtant si bien pour tenter d'inverser le cours des choses. Trouve ça plutôt assez drôle.

Se dit qu'il a inventé la rigolothérapie.

Tiens et si je faisais une chaîne de rigolothérapie sur les réseaux sociaux ?

Il y a des centaines de nouvelles thérapies qui font leur apparition. Une de plus ? Cette idée le fait rire.

Gaétan Gnafron est au bout du voyage.

Et le vent continue de souffler.



ELON



Elon voudrait voler mes calepins, ceux où j'écris mon journal, ceux à qui je dis tout. Il voudrait passer au peigne fin chacun de mes gestes quotidiens et aussi - surtout - ce qui déclenche la plus petite émotion chez moi. Il paierait très cher pour posséder ce que j'écris, à la main, avec mon bic, sur le papier, ici même...

Mes calepins ont déjà été volés une fois. J'avais laissé ma fenêtre entrouverte pour faire

entrer la brise de la mare et entendre les voix des canards, (car ils ne m'agacent pas toujours, allez savoir pourquoi)... En ce moment - l'aube - les cinq colverts de Plouy remuent doucement pour conserver leur trou dans la glace. J'ai un élan de tendresse pour eux. Est-ce un élan naturel, humain, féminin, maternel ? Je ne sais.

Oui, mes calepins, mes brouillons de réflexions, esquisses, tout cela est convoité par Elon. Mes écrits sur le rouge-gorge, son regard allumé quand il réclame sa pitance, notre amitié tacite, tout ceci, hélas, a été volé pour être intégré au Grand Cerveau avec Elon aux commandes... Celui-ci se repaît, vous ne l'ignorez pas, de bribes poétiques, de petits jeux de mots, d'exclamations naïves, de confidences sur mes changements d'humeur ou physiques. Le Grand Cerveau cherche à augmenter son champ de connaissances déjà vastes dans le but d'aiguiser sa propre singularité. (Il ne lui manque qu'une ration d'hormones pour assaisonner ses neurones, mais cela ne saurait tarder..)

La singularité des machines, des robots, n'est plus un oxymore pour personne !

Alors, quand je fis la requête : S'il te plaît, dessine-moi un mouton qui me fasse rire... j'essayai de rester de marbre, le plus impassible possible (mission impassible) quand la machine me servit, en un clin d'œil, un mouton à cinq pattes avec un t-shirt brodé à la main où l'on pouvait lire : ELON LOVES HAÏKU. Je savais que le système scrutait la moindre surbrillance de mes yeux, le plus petit tremblement de mes lèvres qui révélât l'amusement, de l'autre côté de l'écran.

Car Elon est aux troussees des déclencheurs du rire, cette arme terrible. Pour maîtriser ses mécanismes avec un peu plus de finesse (le coup du mouton était pour de rire) et que ses robots puissent, non seulement éclater de rire au bon moment, mais susciter adroitement et à l'envi le



rire de ses interlocuteurs: petits vieux, gamins atteints d'autisme ou... femmes mûres. Apparemment, il y a un marché consistant de ce côté-là.

Tout est de ma faute! Je n'aurais pas dû rentrer dans le système, l'alimenter de mes requêtes. Je me doutais pourtant que tout ce que j'écrivais, innocemment connectée, le moindre mail amical, le plus petit poème envoyé sur les réseaux, le partage du goût envoûtant des albóndigas de ma tante basque servirait à accroître la connaissance de la façon dont je fonctionne intimement...

Longtemps (toute l'année 23 du troisième millénaire, si vous vous en souvenez) on crut pouvoir mettre les mains dans le cambouis, desserrer quelques boulons ici et là, ajouter un brin d'anti-sexisme, un soupçon de bienveillance, de zen, etc. Peine perdue! Les connexions du grand cerveau se faisaient toutes seules, à une vitesse proche de celle de la lumière. Et comme les neurones numériques puisaient dans les échanges humains, le résultat, assez policé au départ, ne tarda pas à s'enrayer pour devenir ce que l'on sait...

Et tout ça à cause d'Elon.

Un seul calepin me reste, celui où j'écris ceci.

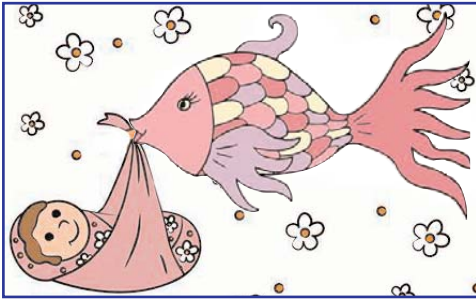
Je peux vous dire que je dors avec, glissé dans le pantalon de mon pyjama...

Entre ses pages, je trouve un haïku qui correspond, je crois, à l'appel de Roger, que je prie de ne pas mettre en ligne...

*Il rit comme un fou
de mon erreur de calcul
l'amoureux secret*



COMME



Comme elle était née le 1^{er} avril, ses parents l'appelèrent Noëlle.

Célibataire, Arlette avait rencontré Roger au cours d'une réunion amicale. Josette, sa meilleure copine, le lui avait présenté. Elle l'aima tout de suite. Au bout d'une année de fréquentation assidue, il lui avoua qu'il était marié et avait deux

enfants, déjà grands, et que le troisième était en route.

Comme la mère d'Arlette s'était opposée à cette relation, elle le quitta immédiatement.

Roger avait un je-ne-sais-quoi, une présence forte et rassurante auprès des femmes. Il attendit donc une année et divorça, le temps que le petit dernier fût capable de l'appeler papa.

Comme il se trouvait libre, il retourna vers Arlette.

Celle-ci lui demanda si c'était sérieux. Il lui jura que oui, tout en lui précisant qu'après leur mariage, elle devrait recevoir chez eux les trois mêmes tous les deux dimanches.

Comme Arlette n'était pas rancunière, ils se marièrent deux mois plus tard.

Noëlle fut leur seule fille; quatre enfants tous les quinze jours et pendant les vacances scolaires, suffisait à leur faire une famille nombreuse.

Comme à chaque 1^{er} avril, pour fêter Noëlle, ils se réunissaient tous, que ce soit un jour de la semaine ou pendant les jours de travail.

Les jeunes grandirent donc dans une ambiance chaleureuse, malgré le premier divorce de leur père. Demi-frères et demi-sœur coulaient des jours heureux entre Arlette et Roger.

Comme c'était un 1^{er} avril, Noëlle annonça qu'elle allait se marier. Évidemment, personne ne la crut.

L'amour possessif de Roger pour sa fille n'assura rien de bon pour l'avenir. Sa fille ne dit rien, acquiesça et fit ce qu'elle voulait.

Comme c'était son dix-huitième anniversaire, elle partit avec son petit ami et alla se marier dans les Caraïbes.

Pendant plusieurs années, la famille fut séparée. Quelques lettres restées sans réponse, Roger ayant la dent dure contre sa fille, Arlette, la mère, mettait des cierges à l'église.

Comme elle s'appelait Noëlle, elle revint, enceinte de deux mois, mais le marmot n'avait pas de père.

Arlette accueillit le tout avec une grande joie, elle était grand-mère. Roger fit d'abord la grimace puis se dit qu'après tout, c'était là le destin.

Comme le destin voulut que Noëlle accouchât de deux filles, l'une pâle comme la grand-mère et l'autre noire comme un pirate des Caraïbes, Roger et Arlette prirent les petites dans les bras et la maternité résonne encore de leurs éclats de rire.



DES RIRES... PAS SI DRÔLES !

*"Le rire... C'est étrange, le rire... Ça nous prend,
nous surprend, ça nous cueille..."*
Philippe Avron, *Rire fragile*¹



Le thème "Éclat de rire" réveille en moi quelques souvenirs et m'offre l'occasion de me questionner sur mon rapport au rire à travers ce propos. Car les raisons de rire aux éclats sont avec le temps devenues pour moi de plus en plus rares... Cette vision du rire sera bien entendu la mienne.



C'est au patronage du jeudi après-midi qu'à douze ans j'ai "appris" à rire, à rire de bon cœur, à rire quelquefois aux éclats. Dans l'insouciance de mon jeune âge le duo comique Laurel et Hardy y fut pour quelque chose. Pressé de le retrouver c'est presque en courant que je me rendais, par tous les temps, au patro proche de mon domicile... Bien plus que le goûter et les copains c'est leurs films qui m'y entraînaient. Jamais en retard j'y trouvais - heureux de leurs pitre-ries - ma ration de rires pour la semaine... C'est là aussi que j'ai découvert Charlie Chaplin dans son personnage de Charlot. Ah! Charlot... ce clochard plus souvent émouvant que drôle. De lui des images de ses films reviennent à ma mémoire. Mais cette dernière se refuse (pour le moment ?) à réveiller celles des éclats de rire... rares, intimes et pour moi précieux.

Cependant, deux scènes émergent (entre multiples autres) des "Charlot". D'abord dans "Les lumières de la ville" la scène dans laquelle la fleuriste découvre, après s'en être allé-gerement moquée, que c'est grâce à l'argent de Charlot qu'elle a pu retrouver la vue. J'ai revu récemment à la télévision ce film de 1931 et, si à une époque lointaine elle a pu me faire rire, cette scène maintenant ne me fait plus rire... Car se moquer de l'autre (même si aujourd'hui l'on se permet de rire de tout et de tout le monde) c'est, en le rendant ridicule, l'humilier...

Ensuite une scène mythique de "La ruée vers l'or" (1925). Nous y voyons, mourant de faim, Charlot suçant avec beaucoup de concentration les clous de l'une de ses chaussures. Si un jour j'ai ri en regardant cette scène, elle ne me fait plus rire non plus. Elle génère en fait beaucoup d'émotion et de la tristesse.

En ce qui concerne les Bodin's, si je ris encore à regarder leurs spectacles avec un certain plaisir, j'ai cependant mal pour





Christian régulièrement malmené par la tyrannie de sa mère.

Et les Vamps - ces deux adeptes du commérage, "les deux plus mauvaises langues de France" - complices quand il s'agit de dire du mal de leurs voisines? Avec elles, je ris aussi et j'aime voir (ou revoir) leurs spectacles. Mais là encore, je suis mal à l'aise par l'attitude souvent méprisante et récurrente de Gisèle vis-à-vis de Lucienne, sa faire-valoir.



Si ces "marrants" (Laurel et Hardy et Charlot comme les appelait l'une de mes filles alors enfant) restent bien présents dans ma mémoire comme ayant été des moments heureux de mon enfance, j'ai du mal aujourd'hui à éclater de rire (ou tout simplement de rire) en revoyant leurs films. Effet lié à mon âge? Peut-être. Mais quand même!... Stan Laurel n'est-il pas très souvent (pour ne pas écrire toujours) le souffredouleur d'Olivier Hardy!...

Après les contes de fées de mon enfance (rarement drôles), puis avec Brel, Brassens, Le Petit Prince, ces "marrants" ont marqué mon enfance. Avec eux je suis passé à l'adolescence puis à l'âge adulte...

Issue de ce monde moderne une publicité pour le soja avait pour argument "si c'est du soja j'ai le droit". L'on y voyait un homme volant en passant le yaourt de quelqu'un tranquillement assis sur un banc et mangeant celui-ci. Ce vol justifié, qui se voulait drôle, était loin de me faire rire...

Dans "L'autre, cet enfer? Réflexion chez le boulanger"², je présentais déjà cette pub et m'arrêtais aussi sur celle d'une marque de frites bien connue. Ainsi l'on y "voit un couple réglant en quelque sorte les comptes de plusieurs dizaines d'années de vie commune. Le mari vole à sa femme la "portion publicitaire" alors que celle-ci lui a volé son dentier..." (Rosset, 2016, p.122)

Ah! Le vol banalisé, censé faire rire... questionne: peut-on vraiment tout se permettre vis-à-vis de l'autre? Et en même temps pose pour moi une autre question: avec qui suis-je capable de vraiment rire?... Deux noms retiennent mon attention et soutiennent naturellement et sans réserve mes rires.



Popeck... Popeck et ses "caleçons molletonnés", son expression "on n'est pas des sauvages quand même!"... Cet humoriste moustachu - au chapeau melon (non! il n'a pas de bottes de cuir), costume trois-pièces et nœud papillon noir -, ce vieux râleur à l'humour efficace qui - malgré moi - avec la plupart de ses sketches a le don de me faire rire, vraiment rire... Avez-vous été chez Maxim's avec lui?...

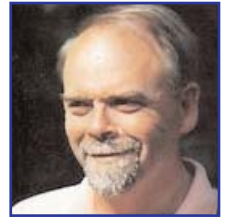
Et celui d'Avron, Philippe Avron (1928-2010) comédien, poète et humoriste. Philosophe humaniste pour certains, passeur d'humanité

pour d'autres. Son spectacle "Pierrot d'Asnières" (1979) avec Claude Évrard (son complice) m'avait alors fait beaucoup rire, peut-être même aux éclats... Sa mort à 81 ans le 31 juillet 2010 (pendant le Festival d'Avignon) m'avait attristé. Je le connaissais bien, je l'avais rencontré en 1971 pendant ma formation d'éducateur, nous avions alors sympathisé. Il faisait partie de mon environnement artistique et culturel...



Dans un beau discours consacré à mon départ de l'école d'éducateurs³ que je dirigeais depuis onze ans le président de mon association (inspecteur adjoint d'académie en retraite) écrivait me concernant: [il] "ne rit pas souvent, mais en revanche il use comme d'un langage d'une gamme étendue de sourires nuancés..." Une gamme, un piano de sourires!... L'évocation de mes sourires par ce président me ramène à sa description de mon bureau: "Quand pour la première fois, en octobre 1987, j'entrai dans son bureau, j'eus l'impression de pénétrer comme par effraction au cœur-même d'une toile de Poliakov⁴ qui par un artifice de stéréovision aurait pris en trois dimensions profondeur et relief". Écrire cette formule concernant mon espace de travail amène aujourd'hui le sourire sur mes lèvres comme lors de ce discours. Est-ce toujours le même sourire?...

Le sourire!... Jean-Marie Vivier⁵ lui consacre une belle chanson: "Il y a en a qui vous diraient/Que c'est le rire en minuscule/Que ce n'est rien mais moi je sais/Que c'est la vie en majuscule/Le sourire, le sourire"... LA VIE, en majuscule!



En Baie de Somme - à Saint-Valery-sur-Somme précisément - annonçant à sa manière le printemps la Troupe Solilès présente "La vie drôle", spectacle de chansons de Jean Yanne et de textes de Courteline, le "maître de l'humour"... Des rires et des sourires en perspective...

En son temps, dans Gargantua, Rabelais écrivait: "Il faut bien rire, c'est le propre de l'homme". Ce matin, je me suis levé de bonne heure. La journée s'annonçait belle. Il y ferait beau temps... Dans ma salle de bain, en me regardant dans la glace j'ai ri - sans éclat - sur moi-même!... Rabelais avait bien raison, rire est le propre de l'homme... debout devant son miroir... nu.

Postface: en complément de la citation en exergue je vous en propose une autre du même auteur. Je cite: "L'humour joue avec l'imprévu, avec l'imprévisible. Il prend à contre-pied. Il est surprise. Il révèle l'envers des mots, des phrases, des choses. Il donne un autre sens. Il dévoile la face cachée des idées, des sensations, des sentiments, des êtres. Il ravit au sens propre. L'humour est jeu. Jeu de l'esprit, du corps. L'humour est création." (Avron, 2005, p. 10)

1. Avron, Philippe, "Humour et théâtre", *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 2005/1, n°44, p. 10.

[file://localhost/\(https://www.cairn.info/publications-de-Philippe-Avron--3572.htm](file://localhost/(https://www.cairn.info/publications-de-Philippe-Avron--3572.htm)

2. Rosset, Pierre, "L'autre, cet enfer? Réflexion chez le boulanger", *Le Sociographe*, n°53, mars 2016/1, Nîmes, Champ social, pp. 119-128.

3. Descamps, André, Discours pour le départ de Pierre Rosset, Arras, 31 mai 1989, 12 p.. Inédit, archive personnelle.

4. Serge Poliakoff, peintre français d'origine russe, 1900-1989.

5. Vivier, Jean-Marie, "Le sourire", *Les plus belles moissons*, 2008.



Régine PAQUET

DUO

ho ho ho ho
tu as un rire en sanglots

ha ha ha ha
j'ai un rire de gala

hu hu hu hu
tu as un rire d'hurluberlu

hé hé hé hé
j'ai un rire en hoquets

hi hi hi hi

hi hi hi

hihihihihihihihi

hihihi

hi

hihi hi

hihihhhihi

notre rire est en symphonie

à l'unisson

de nos folies



ET TOUT VOLA EN ÉCLATS



Juillet 1970. On est encore au début des grandes vacances qui prendront fin le 15 septembre. Je ne pars pas. Personne ne part : personne n'a les moyens. Les congés, les adultes en profitent pour faire des travaux, pas pour se dorer la pilule sur la plage. Les autres enfants, ceux qui habitent les maisons voisines, restent aussi au village. Tout le monde s'est endetté pour accéder à la propriété... une vingtaine d'années de traites en perspective ! Au

diable les dépenses superflues !

Chaque jour, nous, les enfants, nous retrouvons sur la place et les plus grands décident des jeux et des lieux où l'on s'égarera. Les mécontents, s'il y en a, n'ont qu'une alternative : rentrer chez eux. Quelquefois, certains manquent à l'appel ; ils sont consignés pour aider au jardin ou pour participer à une corvée ménagère. Les grands encadrent les petits. Les parents ignorent nos déplacements. Nous essayons juste de rentrer à l'heure pour éviter de se faire remonter les bretelles ! Nous partons à pied, sauf ceux, plus chanceux, qui possèdent un vélo. Nous arpentons les bois, les prés, les chemins. Les jeux de piste, les constructions de cabanes et les destructions de celles de nos ennemis rythment nos journées. Nous nous éloignons, nous nous perdons parfois. Nous faisons des rencontres désagréables : un chien agressif nous poursuit et en veut à nos mollets ; un cultivateur aigri nous houspille quand nous traversons son champ. "Filez de là ou je vais vous mettre une tatouille ! Mais je te reconnais, toi, t'es le fils Dubois. Je vais dire deux mots à ton père." On ne demande pas notre reste, on trace, vite, même si le bonhomme n'est pas un champion de course, nous préférons nous éloigner et éviter une correction.

À certains, il est aussi arrivé de croiser des hommes plutôt louches, aux propos inquiétants. Ils ne s'en prenaient jamais au groupe complet mais aux éléments isolés après une brouille où chacun partait alors de son côté. Seul ou à deux, nous devenions une proie pour les prédateurs. Seul salut, la fuite encore et toujours. Filer. Courir à perdre haleine. La peur donne des ailes et rend muet : on ne parlera pas de cette mésaventure à nos parents. Ils pourraient nous interdire de sortir. Le lendemain, nous resterons à proximité des maisons. Des parties de béréty, de balle au prisonnier, de cache-cache tampon sur la place nous occuperont. Des rires qui fusent, des acclamations qui retentissent, des mots qui insultent. Des perdants et des gagnants. La vie s'écoule : les plaisirs simples de gamins à la campagne.

Le 13 juillet, pour nous les enfants, c'est l'ébullition. Le soir, c'est la retraite aux flambeaux puis le bal devant la mairie. Même si nous connaissons tous les rues du village, les parcourir de nuit avec un



lampion a une autre saveur. Nous nous sentons presque comme des aventuriers en terre inconnue... Les pétards allumés et jetés dans les boîtes aux lettres des vieux qui ronchonnent toujours quand on passe bruyamment devant chez eux, dans les cours aux chiens hargneux qui se jettent sur les grilles. C'est notre vengeance. Christian nous a dit qu'il avait mieux. Que ça allait s'entendre et se voir. On n'en a pas su davantage. Son père est pompier volontaire. C'est lui qui est chargé d'installer le feu d'artifice. Christian l'accompagne toujours, Il est fasciné. Il est avide des connaissances de son père. Il l'aide à placer les fusées, les départs de feu. Quand le maire est venu dans l'après-midi sur le site et s'est éloigné avec son père pour boire un coup, Christian en a profité pour subtiliser discrètement quelques cylindres de poudre qu'il a cachés dans sa chemisette contre sa peau.

23 heures : c'est la fête et les flonflons. Les parents se sont mis sur leur trente-et-un. Les verres se vident et se remplissent aussitôt. Des éclats de rire partout dans la nuit chaude. La sueur auréole les aisselles des danseurs. La surveillance des enfants est très relâchée... Christian et trois autres galopins s'écartent des valseurs et des buveurs de blanc cassis. Il place les explosifs en rond, comme quand on prépare un feu de camp. Il craque une allumette et la dépose au centre. Rien!

"Foiré, ça a foiré!" crient les chenapans. "Pétard mouillé!"

"Non, je vais y arriver, attendez." Christian craque trois allumettes d'un coup et les place au plus près des cylindres. Au lieu de partir vers le ciel, ils lui explosent dans les mains. Il hurle de douleur, les trois autres de stupéfaction. Ils détalent vers les lumières en appelant au secours. Mais déjà des adultes se dirigent vers Christian qui gît, ensanglanté, la boîte d'allumettes éventrée près de lui.

"Christian, Christian, tu m'entends? Qu'est-ce que tu as encore fait?" sanglote sa mère. Il est commotionné et assourdi, sûr, il ne pourra plus utiliser ses doigts pour faire ses additions: ses phalanges ont pris la clé des champs. Retrouvera-t-on des esquilles? Clôture brutale des festivités. Stridence de l'ambulance.

Les parents comptent et recomptent leur progéniture. Chacun regagne ses pénates. On parle à voix basse. Un gamin ricane. Son rire est malvenu. Une torngole le lui rappelle.

La fête a volé en éclats.

Franchement, je n'aime pas les feux d'artifice.



ÉCLAT DE RIRE



Hubert allait mal. Il allait mal depuis plus de trois semaines déjà. Une douleur lancinante à la poitrine. Il avançait avec difficulté; respirait avec difficulté; dormait avec difficulté; mangeait avec difficulté. En un mot, il était patraque.

Hubert avait toujours été un homme réservé. Le compagnon qui ne se fait pas remarquer, que l'on oublie, qui fait nombre dans une soirée sans que sa présence n'affecte en aucune façon le déroulement des faits. Hubert était de ces hommes effacés et effaçables qui cachent au fond d'eux des tonnes de sentiments étouffés. Mais aujourd'hui il était devenu plus que terne, il était gris de souffrance. Même ses collègues s'inquiétaient.

- *Tu as vu Hubert ? Il n'est plus que l'ombre de lui-même.*

Hubert avait réussi ce prodige de devenir l'ombre d'une ombre.

Pourtant, Hubert était plutôt bel homme. Grand, élancé, trente-cinq ans tout juste, de beaux yeux, une chevelure abondante sans signe aucun d'une prochaine calvitie, il avait a priori tout pour plaire. Mais son attitude, son maintien, sa tenue vestimentaire neutre... tout dans son allure gommait ces atouts que d'aucuns auraient aimé posséder.

Et pourtant. Il y avait eu ce moment de "célébrité", bien involontaire de sa part. Depuis, ses collègues lui parlaient enfin, lui offraient qui un café, qui une cigarette. Le responsable des achats l'avait invité à sa table à la cantine. Mais, plus ses collègues lui parlaient, curieusement plus il souffrait.

Cet après-midi-là, une douleur fulgurante, plus aiguë que les précédentes, lui transperça le thorax, le fit se plier en deux et il tomba, le café qu'on venait de lui offrir se renversant sur le dallage de l'espace de repos.

Ses collègues se précipitèrent, l'entourèrent et l'étouffèrent encore plus ;

- *Il faut le mettre en PLS.*

- *Mais non, je te dis que de l'eau sucrée suffira.*

- *Mais n'importe quoi ! Vite, va chercher le défibrilateur !*

- *Ce n'est pas cardiaque. C'est un malaise vagal.*

- *Attends, je sais ce qu'il faut faire. La sœur de mon beau-frère est infirmière et...*

Dans le véhicule des pompiers qui l'emmenait à l'hôpital, Hubert put enfin se détendre et remettre un semblant de cohérence dans ses esprits. Durant la longue attente aux urgences, il s'endormit enfin. Il dort comme il ne l'avait fait depuis longtemps.



"Bien" dit le vieux médecin qui le reçut. "Que vous arrive-t-il?"

Hubert se fit la réflexion qu'il était rare de tomber sur un vieux médecin aux urgences. Mais celui-ci était vieux, avec des cheveux gris soyeux et mal coiffés, des mains longues et douces quoique ridées et des yeux bleu ciel presque transparents. Il émanait de lui un mélange d'empathie et de désillusion. Ce vieil homme, qui aurait pu tenir le rôle de Merlin ou de Gandalf, rassura Hubert. Il était comme ces personnages

de contes qui apportent soulagement et compréhension. Alors, Hubert lui expliqua :

- Dr. J'ai une douleur, là - dit-il en pointant du doigt son sternum. Une douleur lancinante - reprit-il - croissante de jour en jour, avec des pics qui me coupent le souffle. Je ne mange presque plus, je ne dors presque plus, je ne...

- Dites-moi jeune homme - le coupa le Dr. - depuis quand cette douleur ?

- Il y a un peu plus de trois semaines.

- Hum, hum. Vous diriez donc qu'elle est apparue le 1^{er} avril ou juste après ?

- Oui, c'est ça. Le 2 avril précisément. Je m'en souviens maintenant. Mais, comment avez-vous deviné ?

- Classique, jeune homme. Classique. Un poisson d'avril particulier dans votre entourage ? Une blague au bureau ?

- Une blague ? répondit Hubert avec une profonde détresse dans la voix. Une blague ? Je ne sais pas si on peut appeler ça une blague...

Et Hubert raconta. Il raconta ce fameux dernier 1^{er} avril.

Si une chose importait peu à Hubert, c'était bien les fêtes. Lorsque l'on vit isolé les traditions n'ont guère de sens. À quoi bon fêter Halloween si aucun enfant ne sonne à la porte ? Pourquoi fêter Noël si vous n'avez personne avec qui partager bonne chère et présents ?

Autant vous dire que ce matin-là, Hubert n'avait même pas fait attention à la date. Tout ce qu'il savait, c'est que c'était un mercredi et que, comme chaque mercredi, il passerait deux heures à vérifier les comptes, avec Clémentine.

Ah, Clémentine. Elle était jolie comme un rayon de soleil, toujours coquette, les ongles peints sans une écaille, ses longues jambes (ah, ses longues jambes...) posées sur de délicates chaussures à talons. Et sa voix. Sa voix si claire, si gaie, si modulée. Et ses yeux. D'une couleur indéfinissable, soulignés de khôl et de mascara, juste ce qu'il fallait. Ses yeux qui le regardaient, lui, avec tant de gentillesse.

Peu à peu, mercredi après mercredi, mois après mois, le cœur d'Hubert avait fondu avant de s'enflammer face à Clémentine. Au fil des réunions, leur complicité avait grandi. Leurs échanges s'étaient faits plus personnels, plus intimes. Le contrôle budgétaire s'émaillait de plus en plus de discussions personnelles. Hubert se sentait enfin vivant. Son coup de cœur



glissa vers un amour sincère et profond et il osait prétendre que ce sentiment était réciproque.

Ce mercredi donc, 1^{er} avril, il s'habilla avec plus de recherche qu'à l'habitude. Il troqua son costume grisâtre contre une chemise rose pâle et une veste bleu dur. Il oublia sa sempiternelle cravate et laissa son col ouvert. Celui lui donnait indéniablement un air plus cool, plus dans le coup. Il troqua ses mocassins contre des chaussures lacées en cuir vernis.

Lorsqu'il se regarda dans le miroir, son image, pour une fois, lui plut. Il paracheva sa métamorphose par un pschiiit d' "Eau Sauvage" achetée un jour de folie émancipatrice.

Arrivé au bureau, Hubert ne put se concentrer. Il regardait sans cesse sa montre. L'heure de la réunion semblait ne jamais vouloir sonner.

Enfin 15h00. Les pas de Clémentine tictoquèrent dans le couloir. Elle ouvrit la porte de la salle et resta un instant en suspens devant le nouvel Hubert.

- *Wahou ! Quelle élégance ! Tu fêtes quelque chose ?*

Hubert rougit ; bredouilla un bonjour mollasson ; se leva pour l'accueillir et manqua tomber en se prenant les pieds dans la chaise.

- *Allons. Dis-moi la vérité. Tu sors après le boulot ? Un rendez-vous galant ?*

Alors, Hubert mit un genou à terre, sortit une boîte de velours de sa poche. Le couvercle soulevé révéla une bague de saphir et diamant. Fine, modeste mais raffinée.

- *Clémentine voulez-vous m'épouser ?*

Dans sa hâte, il balbutiait, tremblait et l'avait même vouvoyée.

Clémentine le regarda, ses yeux, bleus comme le saphir, grands ouverts. Elle resta sans répondre le temps d'un souffle. Souffle durant lequel Hubert crut défaillir. Son cœur explosait. Sa tête explosait. Son corps explosait.

Et soudain, un rire. Un rire franc, énorme, qui jaillit en éclats de la si délicate bouche de Clémentine. Des éclats de rire qui volaient, qui transperçaient les murs, qui déchiraient l'air.

Tous les collègues proches arrivèrent, intrigués. Hubert était toujours un genou à terre, la bague tendue, au bord de l'anéantissement.

- *Qu'est-ce qui se passe ici ?*

- *Ben, Hubert, qu'est-ce que tu fais par terre ?*

- *Dis donc c'est pas Canarval aujourd'hui. C'est quoi cet accoutrement ?*

Et Clémentine qui riait, riait toujours. Entre deux éclats, elle reprit son souffle et glissa :

- *Voilà le plus beau poisson d'avril qu'on ne m'ait jamais fait ? Hubert tu es impayable. Je ne t'aurais jamais cru capable d'être aussi drôle.*

Et se tournant vers les collègues :

- *Vous ne devinez jamais quoi. Figurez-vous qu'Hubert s'est*



fait tout beau (rire) pour me faire une demande en mariage (rires et gloussements dans toute la salle). Remarquez, la bague n'est pas trop mal pour du toc. Il a bien préparé son coup.

L'europhie devint générale. Ceux déjà présents appelaient les autres. Et tout le monde de s'esclaffer en chœur.

- Sacré Hubert. Tu cachais bien ton jeu. Sacré farceur.

Hubert pétrifié, humilié, restait agenouillé. Il ne venait donc à l'esprit de personne que sa demande puisse être sincère ? Hubert, l'ombre Hubert, ne pouvait PAS être amoureux d'une si jolie fille. Hubert, le fadasse, ne pouvait PAS prétendre à l'amour en retour d'une femme telle que Clémentine. Ce ne pouvait être qu'une farce, une bonne grosse farce.

Peu à peu, il endossa une armure de protection. Il se redressa avec fierté. Se tint droit devant tous. Et il se mit à rire aussi. Bien sûr que c'était une blague...

La bonne blague qu'il avait faite là. Voilà un 1^{er} avril dont on se souviendrait longtemps. Et chacun de lui taper dans le dos, de le féliciter. Certaines collègues féminines lui firent même la bise sur la joue. Hubert, bien contre son gré, était devenu l'employé le plus drôle, le plus surprenant et le plus sympa de l'année.

La fin de journée s'étira dans un brouillard haché de rires et de clins d'œil complices.

Une fois rentré chez lui, abattu, battu, épuisé, l'esprit rempli d'hématomes invisibles, Hubert sombra dans un sommeil sans rêve ni trêve. Tout ce dont il était sûr, c'est que les douleurs avaient commencé dès le lendemain, accompagnées de cette désagréable sensation d'étouffement.

- Hum, hum, dit le vieux docteur. Je vois, je vois. Permettez-vous que j'ausculte à mains nues ?

- Bien sûr.

Le vieux docteur palpa longuement, précisément mais délicatement tout le haut du thorax d'Hubert. Il insista à la hauteur du sternum. Mit ses doigts sur le cœur, remonta le long de l'œsophage.

- Classique. Classique. Hum, Hum. C'est bien ce que je craignais.

- C'est-à-dire ? demanda Hubert inquiet.

- C'est quelque chose qui arrive plus souvent qu'on ne le croit et qui survient surtout après le 1^{er} avril. Les poissons d'avril (pas toujours de très bon goût, vous en serez d'accord avec moi) occasionnent parfois des éclats de rire trop véhéments, trop gras, et un éclat se coince alors dans la gorge et descend le long de l'œsophage jusqu'à l'estomac. Ce n'est pas très grave en soi. À part quelques légères douleurs, l'éclat est immédiatement repéré par notre organisme qui le digère. Il se dissout de lui-même. La gêne occasionnée ne dure que quelques minutes, parfois quelques heures, rarement plus de 24h.

- Dans ce cas - l'interrompit Hubert - pourquoi suis-je de plus en plus malade ?

- C'est que là, les circonstances sont différentes. Il ne s'agit pas d'un de vos éclats de rire qui s'est coincé. C'est un éclat provenant du rire d'une tierce personne. Un éclat cruel, perfide, acéré que votre organisme ne peut pas reconnaître. Vous n'êtes, de fait, pas en capacité de

le digérer. L'éclat est maintenant au niveau de votre sternum. Il s'est fiché dans vos tissus. Il vous lacère de plus en plus...

- Pourriez-vous m'opérer? Une ablation est-elle possible?

- Trop délicat. Trop près du cœur.

- Alors quoi? Je vais me traîner jusqu'à ce que cet éclat me perfore le cœur? Je vais mourir d'avoir aimé?

Le vieux docteur se prit la tête dans ses mains. Réfléchit. Ses doigts tapotèrent son crâne. Ses cheveux s'agitèrent. Puis après une grande inspiration il dit :

- Il y a bien une solution.

- Laquelle?

Hubert se pencha à demi sur le bureau qui les séparait, dans une expectative impatiente.

- Voilà. Pour que l'éclat se dissolve de lui-même, votre organisme doit le reconnaître. Il lui faut donc intégrer... comment dire?... des "sucs" de la personne émettrice de cet éclat.

- Et ???

- Eh bien... Hum, hum... comment dire? Il faudrait que vous embrassiez à pleine bouche Clémentine.

Hubert, abasourdi, haussa les sourcils. Avait-il bien compris? Que cette cruelle pimbêche, ignorante et méprisante et lui s'embrassent? L'image était si ridicule, si improbable, si absurde qu'il se mit à rire, à rire à gorge déployée. Des spasmes de rires le secouèrent.

Soudain, une déchirure fulgurante le fit se plier en deux, hoqueter, tousser, râler. Et les mains sur le ventre, la sueur au front, il recracha un éclat affûté et ensanglanté sur le buvard du vieux docteur.

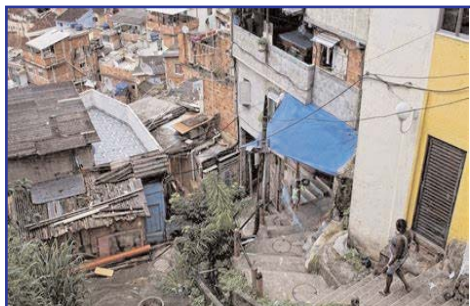
Soulagé, mais meurtri, littéralement vidé, Hubert s'écroula sur le lino verdâtre du cabinet médical.

Le vieux docteur se leva, fit le tour de son bureau, vérifia le pouls d'Hubert, l'installa sur un fauteuil. Et dit :

- Eh bien voilà. Nous y sommes arrivés.



CONVERSATION DIPLOMATIQUE



Nous descendions de la vieille ville jusqu'aux boulevards extérieurs par le grand escalier, large succession de volées d'une vingtaine de marches, bordées d'arbustes fleuris entretenus avec soin. Mon hôte, l'attaché ministériel M. L., m'avait fait comprendre sans me le dire vraiment, que cet itinéraire était plus sûr. Parfois on

entendait au loin une détonation, signe que le pays n'était pas encore totalement pacifié, nonobstant les déclarations optimistes des instances internationales. Mais le grand escalier, lui, était paisible. On y rencontrait surtout de vieilles gens revenant d'un marché, chargées de sacs et de paquets. Mon guide les saluait fort poliment, montrant ainsi, un peu ostensiblement, qu'il était proche du peuple. Tout en marchant, il discourait sur l'histoire du pays. En l'écoutant distraitement je regardais derrière la végétation les quartiers miséreux qui commençaient non loin de là et dont on voyait un enchevêtrement de terrasses encombrées et de balcons de guingois.

Au bas de l'escalier s'étirait le Boulevard de la Liberté, large voie d'allure très occidentale (on n'avait pas lésiné sur les investissements) mais bordée d'échoppes assez minables où l'on vendait de la nourriture et de l'électronique en tous genres. Le boulevard s'élargissait ensuite jusqu'à une vaste esplanade où se dressait la statue du libérateur. Comme on arrosait le semblant de pelouse qu'on tentait d'y faire pousser, toutes sortes de gens venaient y chercher un peu de fraîcheur à l'ombre des palmes. "Au début, me disait M. L., la police essayait de dissuader les occupations illicites pour préserver la majesté du site. Mais comme le nouveau gouvernement s'était donné pour règle de ne pas recourir à la violence cela finissait par d'interminables négociations et les occupants délogés reparaissaient de toute façon dès le lendemain." On avait donc renoncé. Même lors des visites officielles les édiles commentaient avec le sourire : "Voyez, chez nous tout est ouvert. Les espaces publics sont au public." Les envoyés occidentaux, habitués à recevoir leurs homologues sous une protection policière digne de la guerre civile la plus dévastatrice, considéraient avec une circonspection un peu inquiète ce ramassis de loqueteux mollement surveillés par des policiers à l'allure peu martiale, qui patrouillaient paisiblement tout autour de la place, s'arrêtant parfois pour fumer une cigarette sous un auvent.

"Voyez-vous, poursuivait M.L., cette mollesse a du bon. Les milices d'extrême-droite ont bien essayé de semer le désordre en ville mais elles n'ont pas rencontré la résistance qui aurait justifié un conflit ouvert. D'ailleurs elles n'ont rien rencontré du tout, qu'une espè-

ce d'indifférence hostile qui a fini par les décourager. Elles ont rejoint les factions putschistes qui tentent de se reconstituer dans les banlieues. Mais notre armée a repris des forces et elle les tient en respect, sans chercher à les anéantir toutefois car leur existence permet d'éviter bien pire."

Je demeurais fort étonné de cette curieuse philosophie politique. Progressant entre les groupes qui encombraient la place, parfois assis par terre, parfois même allongés sur les rares coins d'herbes, nous parvînmes devant la statue. Je m'attendais à une représentation en majesté. C'était tout le contraire. Figurez-vous que la statue représentait un homme pendu par un pied, les bras écartés tendus vers le sol comme s'il anticipait une chute imminente.

"L'histoire nous dit que cet esclave par qui vint la révolte et la libération fut d'abord exécuté par balles puis son corps fut exposé pendant des jours pendu par les pieds. L'artiste, lui, a tenu à cette disposition particulière, d'abord pour la prouesse technique qu'elle suppose. Pensez donc : une demi-tonne de bronze qui semble ne tenir qu'à un fil. Il nous a dit aussi qu'il tenait à ce qu'on voie cet homme à l'envers ; car il ne faut pas oublier que s'il fut d'une certaine façon notre libérateur, il faut aussi un grand criminel."

De cette composition singulière, le soleil qui commençait à décliner projetait comme la silhouette d'une plante un peu difforme.

"Il y a beaucoup de choses qui sont à l'envers, ici. Nous ne croyons pas comme vous au ciel et à l'élévation. Ici le ciel nous brûle comme un enfer. S'enfuir est notre idéal."

Drôle de pays pensai-je, me demandant en quels termes aussi bienveillants que possible je pourrais rendre compte à mes supérieurs de propos aussi peu glorieux. Au-dessus de ma tête le pendu oscillait légèrement. "N'ayez pas peur, me dit mon interlocuteur visiblement amusé : tout cela tient avec du câble capable de soulever une montagne. Vous en aviez de semblable pour enchaîner les nègres autrefois." Et il partit d'un grand rire clair qui m'apparut, dans l'extrême douceur de cette après-midi finissante, comme la signification même de ce pays. Oui, me disais-je, ce pays est un éclat de rire à la face d'un monde bien trop sérieux. Tout en haut de l'escalier la résidence présidentielle s'élevait comme une banale H.L.M.

